Homélie dimanche 10 mars 2013

Livre de Josué : 5. 10 à 12 : "Ils mangèrent les produits de la terre."
Psaume 33 : "Un pauvre crie, le Seigneur entend."
2ème lettre de saint Paul aux Corinthiens : 5. 17 à 21 : "Il nous a donné de travailler à cette réconciliation."
Évangile selon saint Luc : 15. 1 à 32 :"Quand ton fils que voilà est arrivé… ton frère qui étais mort …"

Deux fils, l'un fidèle et vertueux, l'autre rebelle et amorale…

Deux fils, l'un est enfermé dans sa rigueur, l'autre capable de se regarder en vérité…

Pour paraphraser Péguy je dirais: Celui qui n'est pas tombé ne peut pas être relevé, celui qui n'a pas péché ne peut pas être pardonné, il ne peut pas goûter à la joie du pardon, il ne peut pas goûter la profonde miséricorde du père.

Quelle tristesse pour le fils aîné, quelle injustice pourrait-on penser, lui qui a toujours été fidèle, n'est même pas averti du retour de son frère et de la fête qui a déjà commencé…

Mais ne s'est-il pas enfermé tout seul dans le devoir qu'il s'imposait lui-même, ne s'est-il pas privé seul des largesses de son père ? Ne s'est-il pas laissé aigrir par la rancœur et le mépris pour tous ceux qui n'étaient pas aussi vertueux que lui…

Le fils aîné a oublié de vivre avec ceux qui l'entouraient, il a oublié que la famille ne se construit pas seulement sur les liens du sang, mais sur le partage quotidien, pas dans la soumission, mais dans l'amour. La famille se construit sur le dialogue, sur la reconnaissance mutuelle : « celui-ci et mon fils, Celui-là est mon père, ma mère ».

Dans Luc 8, 19-21, c'est exactement ce que nous dis Jésus : lorsqu'on lui annonce la venue de sa mère et de ses frères, il répond « ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la Parole de Dieu ».

Le fils aîné à oublié qu'il avait un père, il a même oublié qu'il avait une famille faite de chair et de sang, il s'est enfermé dans l'illusion qu'il s'était fait de ce que devait être une famille, pour ne plus voir que le devoir et oublier l'amour, la parole qui crée l'amour.

Pour retrouver cela, le fils prodigue, doit en passer par le manque, par la folie qui a été la sienne. Pour retrouver son père, il a fallu qu'il croie sincèrement l'avoir perdu, il a fallu qu'il se coltine la misère, la solitude, il a fallu qu'il fasse un retour sur lui-même sincère et profond, qu'il accepte d'être à la dernière place, pour qu'enfin, il goûte à la miséricorde de son père…

Il en va de même pour nous chrétiens. Nous sommes dans l'attente de Pâques, nous sommes face à notre Jourdain, prêt à traverser, une fois de plus, une fois encore.

Le faisons-nous par amour ou par devoir ? Le faisons-nous de façon machinale, parce que c'est ainsi, parce que c'est la tradition depuis plus de 2000 ans ?

Que savons-nous de la miséricorde du Père ?

Quand, pour la dernière fois avons-nous osé regarder aux tréfonds de nos vies ?

Sommes-nous capables, en vérité, de venir vers notre Père pour lui dire : « je ne suis plus digne d'être ton enfant »?

Tout à l'heure au moment de communier, nous dirons « Je ne suis pas digne de te recevoir » mais qu'en est-il de cette phrase répétée inlassablement tous les dimanches ou presque ?

Dieu nous attend, tous, chacun, tel que nous sommes, il n'attend rien de nous, qu'un peu d'amour et d'attention.

Comme le père du fils prodigue, il n'est pas forcément enthousiasmé par l'ardeur maladive à remplir nos devoirs, surtout lorsque cela vient obscurcir l'entendement, étouffer l'amour.

Si le carême n'est pour nous qu'un temps de macération, de pénitence alors il n'est rien, pire encore, ce temps devient un temps malsain, pervers, loin de ce que nous enseigne l'Évangile.

Le carême se doit d'être un temps de réconciliation, un temps voué à la Parole, celle de Dieu et celle des Hommes. Un temps de reconnaissance mutuelle, un temps d'acceptation personnelle, si nous y réussissons, ce sera déjà pas mal, après, nous pourrons si c'est encore nécessaire nous priver de ceci ou de cela, mais seulement si nous acceptons le retour du Fils prodigue, comme étant notre frère, et non seulement comme « le fils de l'autre »…

L'Évangile de Luc ne nous met pas en garde contre la débauche, il ne nous enseigne pas une morale, il nous redit le formidable amour de Dieu pour les Hommes, tous les Hommes.

Celui qui est tombé et qui a su faire confiance, qui a su se reconnaître faible, comme celui qui inlassablement a servi, sans flamme ni passion, mais qui a su rester fidèle.

À l'un il donne la force de sa miséricorde, à l'autre il rappelle que tout ce qui est à lui lui appartiens déjà.

La seule chose qu'il leur demande c'est de s'aimer l'un l'autre comme lui les aime, s'ils ne vivent pas au plus profond de leur chair ce commandement, alors seulement il se couperont de l'amour du Père. L'un et l'autre ont frôlé le drame, gageons que l'un et l'autre, grâce à l'amour du Père sont tombés dans les bras l'un de l'autre.

Regardons-nous en frère.

Nous formerons une famille si la Parole circule entre nous, si nous bâtissons ensemble, chacun avec nos dons, un monde meilleur à défaut d'être nouveau.

Le Baptême que nous avons reçu fait de nous des chrétiens, mais nous pouvons aussi bien être des chrétiens morts si nous ne vivons pas aujourd'hui de l'amour de Dieu.

Dieu est sur la route, il guette notre retour, il nous attend, les bras grands ouverts, prêts à nous appeler « ses enfants ».

Nous n'avons plus qu'à ramasser notre maigre bagage et à nous mettre en route pour le retrouver, et quel meilleur moment choisir pour traverser notre Jourdain, qu'en ses instants qui précèdent Pâques